

L'ARRIVEE DANS LE CAMP D'HAIDARI

DE T. KOURNAROS, UN ECRIVAIN COMMUNISTE

« Rien ici ne te donne l'impression qu'il existe une telle angoisse. Athènes s'étend devant tes yeux et c'est comme si elle s'était tournée exprès, toute entière, vers Haïdari, pour que le prisonnier puisse distinguer chaque quartier et chaque rue. Beaucoup te montrent leurs maisons, leurs fenêtres. Et pourtant le prisonnier n'a jamais été aussi loin de notre d'Athènes...

- Marche le plus vite possible, dès que tu sors de la pièce.
Tel est le 1^{er} conseil concernant ta conduite à Haïdari (...)

Je jette un regard sur l'ensemble du camp. Un mur de 2 m de haut tout autour. Tous les 200 m, un mirador, avec des Italiens tout en haut qui tiennent des mitraillettes dirigées vers la cour. Des nouvelles casernes, larges, à 3 étages. De nombreuses et grandes fenêtres partout. Une grande cour. Chaque bâtiment porte un numéro. Sur ma gauche, je vois le n° 3. Devant moi, ce sont les n° 4 et 21. Un peu plus avant, c'est le 20, fraîchement repeint, avec un jardin d'agrément devant. C'est le Q.G. Dans le fond, c'est « le Block 15 » qui ferme le cercle. Il se démarque des autres par ses petites fenêtres à barreaux et sa façade moisie. Il apparaît au fond comme un monstre. C'est l'isolement, le lieu de tortures. Lieu de souvenirs ! Et comme un démon - gardien de cet enfer - un gros bonhomme avec des yeux noirs délavés se tient devant la porte ouverte. Le prisonnier n'utilise jamais le mot « isolement » qui ne veut rien dire. Quand on dit le « 15 », tous s'intéressent à ce qui se passe. Pourquoi a-t-il dit « 15 » ? Que vient faire ici le « 15 » ? Inséparable de la situation qu'exprime le numéro, c'est Andréas. C'est ainsi qu'on appelle le bourreau en chef de l'isolement. Trois numéros ne s'effaceront jamais de la mémoire des hommes passés par ce camp : le 15, numéro du block où ils ont été enfermés et le 21.

Au « 21 », on trouve tous les services et les métiers habituels, même les plus improbables, au service des chefs SS. On trouve même un Grec intelligent qui écrit l'histoire de l'Acropole pour le chef du camp. Il a, pourrait-on dire, pris en charge, sa culture archéologique. Le chef paraît le tenir en grande estime car il va le voir souvent. Il était, dit-il, guide archéologique. Professeur ! se dépêche-t-il de dire pour ne pas passer auprès de nous pour un simple guide.

Mais, le bloc 21, en dehors du fait qu'il réunit tous les métiers et même la « littérature », est important pour une autre raison. A l'entrée, se trouve une pièce étroite qui, lorsque la porte est ouverte, te donne l'impression que tu te trouves dans un magasin de bric-à-brac bien achalandé.

Tu vois, pendus en ligne, des manteaux, des valises, des parapluies, des pardessus, des filets avec des oignons, des cartables d'écoliers, des sacs avec des outils, tout ce que l'on peut imaginer. Et dans un endroit particulier, sont suspendus des milliers de petits sachets avec des noms dessus.

C'est la maison des souvenirs et des espoirs. Aucune maison n'a jamais autant été aimée.

Dès que les prisonniers arrivent et avant qu'ils ne soient dispatchés dans les différents blocs, on les fait passer à la fouille. Ils entreront dans le camp avec seulement les vêtements qu'ils portent. Tout ce qu'ils gardent dans les mains, tout ce qu'ils ont dans leurs poches, jusqu'à leurs montres et leurs alliances, sera confisqué. Il arrive qu'on arrête des gens au marché, avec leur filet plein d'oignons, ou des élèves avec leurs livres et le « koulouri » (*gâteau en forme de cercle*) à la main. Tout cela aussi sera confisqué. Tu les reprendras quand tu t'en iras.

Puis, on appelle les noms des personnes affectées à différents postes ou sous n'importe quel prétexte et personne ne sait alors où ils vont. Cependant, si on les emmène vers le bloc « 21 », devant le « bric-à-brac », on sait que c'est pour eux la sortie. Dans le pire des cas, ce sera la déportation en Allemagne ou le transfert dans d'autres prisons. Mais jamais la mort.

En dehors du complexe de bâtiments principaux, vers l'est, se dresse une autre caserne similaire, séparée de la nôtre par des barbelés. Il est interdit de s'approcher de cet endroit. 600 à 700 m au plus nous en séparent. Nous distinguons les silhouettes des femmes emprisonnées, mais nous ne pouvons voir leurs visages. Seul leur habillement, la couleur de leurs vêtements ou leur démarche, nous permettent peut-être de reconnaître une épouse ou une mère. On distingue également des bébés qui têtent encore leur mère ou des enfants jusqu'à l'âge de 6 ans. Les femmes âgées entrent dans la catégorie des hommes et sont enfermées près de nous, exposées aux mêmes dangers, aux mêmes privations, aux mêmes persécutions. Dans une exécution massive, ce n'est pas l'âge qui compte mais les âmes. Et puisqu'ils ont la même âme que les hommes, elles entrent elles aussi dans le tirage au sort, dans le jeu hasardeux de Charon.

Dès le premier jour de ton séjour à Haïdari, tu sais que les prisonniers sont répartis en différentes catégories. Il y a les « isolés » dans les cellules et ceux qui sont logés tous ensemble dans la même pièce. Il existe aussi un isolement partiel dans le bloc 4 où sont retenus 200 prisonniers environ. Puis il y a la caserne « libre » pour des milliers de personnes. L'isolement partiel signifie une plus petite cour, pas de travaux et aucun contact avec les autres »